

VOYAGE DE DÉPART

décembre 1846 - juillet 1847

10 décembre 1846. En rade de Plymouth.

Dieu merci, l'armement du navire est enfin terminé. Nous n'avons plus d'autres caprices à craindre que ceux du vent – peu de chose après avoir été exposés à ceux de l'Amirauté. Je peux enfin m'asseoir et me former une idée claire de ce qu'il y a à faire et du programme que je dois suivre pour tirer le meilleur parti des occasions que cette expédition me fournira. Non pas que l'expérience passée me donne grand lieu de croire que je me conformerai toujours strictement à un plan établi – même s'il est toujours bon d'avoir un fil conducteur de cette sorte, ne serait-ce qu'afin de fixer fermement la pensée sur les points essentiels et d'empêcher l'esprit de se laisser distraire par tout ce qui se met inopinément en travers de sa route.

Je ne dois pas perdre de vue deux choses : 1. que je ne suis qu'un étudiant, 2. que, dans les circonstances particulières où je me trouve, du soin et de la prudence dans l'observation peuvent me permettre de *devenir* un enseignant sur certains points particuliers. Et de ma réussite en ce domaine dépendent clairement mes perspectives d'avenir et le succès que je pourrai avoir dans cet emploi.

Non seulement mes habitudes et mes goûts antérieurs, mais la nature des équipements et des occasions qu'offre le navire, me désignent clairement l'étude des mœurs et de la structure des productions marines les plus périssables et les plus rares comme la plus susceptible d'être fructueuse. Étudier la nature à des fins de systématique n'est pas *à mon gré**. Ma mémoire n'est pas assez sélective à l'égard de ces faits pour me donner le moindre espoir de parvenir à une connaissance taxinomique approfondie ; de plus, tout ce qui relève de la nomenclature et du classement est beaucoup mieux fait par ceux qui travaillent chez nous dans les muséums.

Mais ce que je *peux* faire et qu'ils ne peuvent *pas*, eux, et où, par conséquent, réside ce qui fait la valeur essentielle de ma position, c'est que je peux observer : 1. les « mœurs » des organismes vivants, 2. leur mode de développement et de reproduction, 3. leur anatomie par la dissection d'échantillons frais, 4. leur histologie par l'observation microscopique.

Mais là encore, si je prends ces différents points dans leur intégralité, c'est un champ bien trop vaste pour que je puisse achever mon projet : il me faut les réduire encore. Après y avoir beaucoup réfléchi, je ne pense pas que je puisse faire mieux que de prendre les points suivants pour objet de recherches particulières.

1. Collecte du plus grand nombre possible de cerveaux de poissons, selon la suggestion du professeur Owen.
2. Dissection du plus grand nombre possible de mollusques, afin de préciser si leur structure (en particulier du système nerveux) n'est pas réductible à une certaine unité, comme celle qu'a démontrée Mr [G ?] pour les seuls Acéphales. La structure des coquilles pourrait

* Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. Voir les notes du traducteur, p. 253.

être laissée de côté pour une autre occasion, mais leur développement devrait être étudié de manière particulièrement attentive.

L'histologie ne doit pas non plus être oubliée ici, quoique le traitement à fond de cette partie du sujet puisse très bien être différé jusqu'au retour.

3. L'anatomie et surtout le mode de reproduction des Cirripèdes et des Annélides.
4. Recherche assidue de nouveaux Épizoïtes sur les ouïes, les yeux, etc., des poissons.
5. Dissections minutieuses de grands Radiaires, en particulier du tripang.
6. Zoologie, anatomie, histologie des Acalèphes avec une attention particulière, et pour une pleine connaissance de ce sujet, étudier soigneusement les travaux de Lesson et de Will.
7. Étude minutieuse de tout ce qui concerne le corail, les cordons coralliens, et, en particulier, des animaux de ces derniers.

Il s'agit là dans tous les cas de choses dont je peux me charger moi-même, où je n'interviens pas et pour lesquelles je n'ai besoin de l'aide de personne autre. Mes efforts n'iront pas au-delà, mais si des occasions se présentent – ce qui touche à l'emploi de la drague, par exemple –, je ne les négligerai en aucune façon.

26 décembre.

Un bon vent nous emporte rapidement loin de Madère. Que me permet de dire de cet endroit une escale d'une semaine ? Peu de chose si on laisse de côté les marques d'admiration, car les sentiments suscités par les beautés contradictoires de ses paysages demandent pour les exprimer de manière convenable plus d'éloquence que je n'en ai. La nature est un vrai poète tragique – ses

douleurs les plus vives, ses combats les plus acharnés renferment tous un élément de beauté – à l’instar de César, même dans la mort elle se couvre gracieusement la face d’un coin de manteau ¹. Ainsi dans cette île, le vestige monumental de quelque épouvantable phénomène volcanique – constitué de pics déments, entrecoupé de gorges et de ravins profonds portant sur eux la preuve manifeste des ravages commis par les torrents de la montagne. La nature en a arrangé avec tant d’art et de bonté les différentes parties – si bien atténué l’éclat multicolore de ses collines, ici grâce à un tendre nuage blanc posé sur son sommet, là au moyen d’une profonde vallée qu’on disait insondable, ailleurs par une tache de végétation – mettant autour, en guise de cadre, un ciel et une mer du plus bleu des bleus – et par moments, comme pour se jouer, masquant à moitié la montagne et à moitié la décorant à l’aide d’arcs-en-ciel – que l’ensemble produit un tableau doux et harmonieux, sur lequel l’œil s’attarde sans se lasser. Beaucoup de mon plaisir, bien sûr, naît de la simple nouveauté. La montagne est pour moi un paysage nouveau. La végétation semi-tropicale, les bananiers, les cactus, les palmiers, me remettent en mémoire tout ce que j’ai pu lire des pays étrangers et me donnent un avant-goût du grand Sud. Mais voilà ce maudit capitaine d’armes avec son « Troisième horloge, monsieur ».

Samedi 31 décembre. 21° 12’ à midi.

Entre les tropiques, mais dans l’ensemble le temps est loin d’être aussi chaud qu’à Madère.

Suite et fin de ma relation sur cette île. La ville de Funchal est très précisément un sépulcre blanchi – belle à regarder du dehors mais tout y pue à l’intérieur. Le

¹ Ici, cette note marginale : *Plutôt sublime que le contraire, il me semble. Janv. 1849.*

style d'architecture des maisons frappe d'emblée comme un corps étranger. Il m'a remis en tête les images d'une vieille édition française de *Gil Blas*. Quant aux bâtiments publics, il est tout à fait impossible de dire à quel style ils appartiennent – le gothique portugais, j'imagine. La cathédrale est une chose du mauvais goût le plus criard, à la lumière du jour tout au moins. Je l'ai visitée la veille de Noël, qui, si je comprends bien, est une grande fête pour les habitants, et j'y ai entendu chanter les psalmodies les plus exécrables. Ajoutez à cela qu'il serait difficile de dire qui des choristes, des gens ou de Santa Maria montrait le plus d'indifférence à ce qui se passait ! Et quelle puanteur ! J'ai été bien content de m'échapper, même au risque d'être embarqué par l'un des maquereaux portugais qui vous hèlent à chaque pas.

Pour ce qui est des intérieurs, je ne peux parler que de la maison de notre aimable et accueillant ami du consulat américain. Elle était très confortable, bien aménagée, et les superbes plantes tropicales de la petite cour d'entrée lui donnaient un air des plus agréables. Nous avons dégusté son vin à tous les stades de son évolution, depuis le vin nouveau qui vous écorche le gosier jusqu'au délicieux « Poison » âgé de dix ans.

J'ai fait deux excursions dans la campagne, l'une au fameux Curral das Freiras, l'autre à la Camara de Lobos. Je ne suis pas près d'oublier le voyage au Curral. La route est assez mauvaise en elle-même, et il n'y avait pas besoin de mon maigre talent de cavalier pour ajouter l'aiguillon du danger à l'excitation générale. Nous filions comme le vent sur ces sentiers étroits, Brady, Park et moi, avec un rocher vertical à notre droite et un à-pic tout aussi vertical à gauche, notre assiette sur la terre ferme se limitant à environ cinq pieds de pierre inégale appelés route, entre les deux.

Ce qui m'a étonné le plus, c'est que, n'ayant pourtant aucune habitude de ce genre d'activité, jamais l'idée de danger ne m'a effleuré. Je criais au contraire : « *Vamos* », en fouettant mon coursier avec les guides. Une violente fringale, provoquée par l'air vif de la montagne, m'empêchait seule de jouir pleinement du beau et du sublime. Dois-je avouer qu'une croûte de pain bis aurait été pour moi infiniment précieuse, même au sommet du pic majestueux qui domine le Curral – et une orange, plus encore.

(La nouvelle année vient tout juste de commencer, accompagnée par un tambour, un accordéon et un sifflet.)

4 janvier 1847.

Poursuivons (si, bien sûr, je parviens à rassembler quelques idées dans cette cabine torride et bruyante).

De retour dans la plaine, en quête de provisions de bouche, nous avons fait plusieurs descentes infructueuses sur les seaux que portaient les gens, mais finalement, en traversant un pont, nous avons rencontré une femme chargée d'un seau d'oranges et de pain. Plusieurs autres personnes l'accompagnaient, une vieille mendicante affreusement laide et l'escorte habituelle de gamins en haillons. Nous sommes descendus de cheval et nous sommes assis sur le parapet, tandis que les gens se mettaient en cercle autour de nous en ouvrant de grands yeux, sans doute pour s'assurer que les *Ingleses* avaient bien une bouche et de l'appétit comme tout le monde.

Un homme de forte carrure, en particulier, s'est montré spécialement attentif et poli. Il semblait disposer parmi les autres d'une certaine autorité, dont j'ai le regret de penser qu'il aura fait usage pour dépouiller la femme de la majeure partie de la petite rémunération

que nous lui avions donnée. Nous sommes repartis au petit galop, au cours d'une chaude dispute entre eux, et à cinq heures nous arrivions chez notre ami. Le soir, après dîner, nous sommes allés à un bal public.

Ce fut pour moi la chose la plus stupide – des quadrilles et des valse joués de façon pitoyable à des intervalles d'une demi-heure, durant lesquels les hommes se rangeaient d'un côté et les femmes, de l'autre. Toutefois quelques jeunes Anglaises qui vivent là étaient assez affables et disposées à la conversation. C'est ainsi que le temps a passé.

Le 24 décembre, j'ai fait tranquillement une excursion en solitaire. Les gens font un grand jour de la veille de Noël. Tout le monde doit se montrer dans les rues et les marchés sont pleins de gens de la campagne, qui achètent du porc et du poisson pour la fête du lendemain, de sorte que c'est une bonne occasion d'étudier leurs coutumes. Les rues étaient très encombrées, mais à aucun moment je n'ai vu de gens en état d'ivresse ou se livrer à des désordres. Après avoir musardé quelque temps, j'ai fait emplette d'un cheval qui s'est révélé très mauvais (à retenir : ne jamais conclure de marché pour un cheval sans l'avoir vu deux fois), pour me rendre à la Camara de Lobos, où un Anglais que j'avais rencontré au cabinet de lecture m'avait recommandé d'aller, car c'est un endroit à la fois agréable et accessible. La route de ce village paraît beaucoup moins dangereuse que celle du Curral, mais en réalité elle est bien pire puisqu'elle est faite de pierres brutes posées sur chant. Du moins, mon cheval a-t-il bien pris soin de ne mettre en danger ni ma carcasse ni la sienne en résistant à tous mes efforts pour le faire aller au galop.

La végétation semblait dans l'ensemble plus luxuriante que lors de mon précédent voyage, et de petits

lopins de terre clos de murs de roches trappéennes étaient élégamment couverts de cactus, d'orangers et de bananiers. Une preuve formelle du caractère destructeur des torrents dans ce pays m'est apparue sous la forme de trois arches à moitié en ruines en travers du lit de ce qui doit être à certains moments une large rivière, même si, lorsque je l'ai franchi, le ruisseau ne mesurait guère que deux des pas de mon cheval et devait humblement serpenter entre les blocs de pierre qu'il avait lui-même arrachés dans ses grands jours. Il s'agissait à l'évidence des vestiges d'un pont aussi solide qu'étroit.

Comme je montais à pied une colline pour soulager mon cheval, j'ai ramassé parmi les pierres plusieurs coquilles d'une espèce de *Monodonta*. Je suppose que les gens les mangent, comme nous les bigorneaux.

La Camara de Lobos n'offre rien de remarquable en elle-même, mais la vue que l'on a du promontoire voisin est magnifique. Il y a une falaise encore plus haute un peu plus loin, mais je n'ai pas eu le temps d'y monter.

Le soir, je suis allé à la cathédrale, où j'avais compris que de grandes choses devaient avoir lieu. J'y suis resté deux heures, puis la mauvaise musique, la chaleur et l'insupportable infection d'une humanité parfumée à l'ail m'en ont chassé. Je tiens cette pestilence pour l'un des traits les plus marquants de mes voyages.

Nous avons pris la mer le matin du 26 et passé maintenant les îles du Cap-Vert, entre Santiago et Maio. Avons atteint 6.85° lat. et $22^{\circ} 38'$ long. ouest, en plein dans la région des alizés et des poissons volants. En passant le Cap-Vert, j'ai cherché spécialement la poussière dont parle Darwin, mais bien que l'atmosphère n'y soit jamais particulièrement brumeuse, je n'en ai pas vu.